

— Messieurs, dit-il en souriant, je ne passe jamais deux fois. La taille sera hachée, vous verrez. Je suis un vrai jettatore !
M. le vicomte de Cambolh se trompait. Il débuta par un refait d'as.

— Bravo ? dit-on.

— Alors, fit-il négligemment, qui veut de mes quatre louis ? C'est de l'argent sûr.

Les quatre louis furent tenus, le vicomte gagna.

— C'est bien extraordinaire, dit-il.

Et il passa trois fois encore et arriva à soixante louis.

— Bravo ! dit une voix, celle de l'Anglais sir Arthur.

— Valet et valet ! répliqua presque aussitôt le banquier.

Et il dit en souriant :

— Ma parole d'honneur ! cela ne m'est jamais arrivé, et, pour la rareté du fait, je ne veux pas passer la main. Je tiendrai tout ce qu'on voudra. Il y a, messieurs, cent vingt-huit louis au moins, et plus même si vous voulez.

En parlant ainsi, le vicomte tira une jolie bourse à travers les mailles de laquelle on vit blanchir quelques chiffons de la banque et étinceler des pièces d'or, et il la plaça devant lui.

— Banco ! dit une voix à l'extrémité de la table.

Le vicomte leva la tête et regarda.

C'était M. Fernand Rocher qui, son portefeuille à la main venait de tenir le banco.

Alors Rocambole, qui tenait les cartes à sa main, les posa froidement sur la table.

— Je passe la main, dit-il.

Et l'accent dont il revêtit ces trois mots fut d'une impertinence si glacée, si dédaigneuse, que le rouge monta au visage de Fernand Rocher.

— Monsieur, cria-t-il, que signifie ?...

— Pardon, monsieur, dit Rocambole en remettant les cartes à son voisin de droite, qui était précisément le baronnet sir Williams, sous les traits couleur brique de sir Arthur Collins, j'use simplement de mon droit, je passe la main.

— Cependant, observa Fernand Rocher se contenant avec peine, il y a dix secondes, vous annonciez que vous ne passeriez pas la main.

— Monsieur, dit tranquillement le vicomte de Cambolh, j'ai réfléchi.

Et il quitta la table de jeu, où cet incident avait jeté un certain émoi.

Mais les joueurs une fois attablés ne se troublent point pour si peu. D'ailleurs, à tout prendre, Rocambole avait usé de son droit, et ce droit se trouva justifié par l'événement, car la banque passée perdit au premier coup dans les mains de sir Arthur.

— Il a eu du nez ! dirent quelques joueurs. On a des pressentiments.

— Moi, ajouta un autre, je suis fait ainsi, je tiendrai tout ce qu'on voudra avec de certaines personnes, et rien contre telle ou telle figure.

En ce moment, le baronnet sir Williams regarda d'un air significatif le jeune comte de Château-Mailly, qui était assis auprès de lui. Le comte tressaillit et comprit que c'était là la provocation dont lui avait parlé le gentleman.

Il se pencha à son oreille et lui dit :

— Quel est ce jeune homme qui vient de passer la main ?

— C'est le vicomte de Cambolh.

— Et l'autre ?

— L'autre, dit sir Arthur tout bas, c'est M. Fernand Rocher, le mari de cette jeune femme que vous avez fait valser tout à l'heure, comprenez-vous ?

— Oui... murmura le jeune comte, dont le cœur se prit à battre d'une soudaine émotion.

X

Cependant, M. Fernand Rocher avait, à son tour, quitté la table de jeu et avait suivi le comte de Cambolh.

Celui-ci était allé s'asseoir dans un petit salon à peu près désert.

Fernand s'approcha et le salua gravement. Le vicomte lui rendit son salut du bout des doigts.

— Pardon, monsieur, lui dit Fernand, me ferez-vous l'honneur de me donner une explication ?

— Volontiers, monsieur.

Et le vicomte braqua son lorgnon sur son œil gauche et cligna son œil droit.

— Monsieur, reprit Fernand irrité de cette impertinence nouvelle, pourriez-vous m'apprendre en quel lieu vous jouez ordinairement le lansquenet ?

— Dans le monde, monsieur, dit sèchement Rocambole.

— Dans lequel ? demanda Fernand, prenant à son tour un air dédaigneux.

Le vicomte passa son lorgnon de l'œil gauche à l'œil droit et répondit :

— C'est probablement, monsieur, dans celui où j'ai l'honneur de vous rencontrer.

— Monsieur, murmura Fernand exaspéré, je suis étonné en ce cas de m'y trouver moi-même, car le monde où l'on vous rencontre ne doit pas être le vrai monde.

— C'est précisément, répondit Rocambole toujours froid et railleur, ce que je me suis dit tout à l'heure en vous entendant me faire banco. Je me connais en physionomies, monsieur, et comme le jeu est pour moi une sorte de bataille, quelque chose comme un duel, j'ai l'habitude, avant de... me battre, d'examiner mes adversaires.

— Ah ! fit Fernand en pâlisant, et...

— Je vous ai regardé, monsieur...

— Eh bien ?

— Eh bien, mais, dit lentement Rocambole, il paraît que je n'ai point été satisfait de l'examen, puisque j'ai refusé... le combat.

Et Rocambole se prit à rire au nez de son interlocuteur.

Alors Fernand, hors de lui, saisit le bras du vicomte.

— Votre carte, monsieur ? lui dit-il. Demain à sept heures au bois de Boulogne...

— Monsieur, répliqua tranquillement Rocambole, je vous ferai observé qu'avant de demander leur carte aux gens, on commence par leur donner la sienne.

— C'est juste, dit Fernand qui lui jeta sa carte au nez.

Rocambole la prit, braqua dessus son lorgnon et lut :

M. FERNAND ROCHER,

5, rue d'Isly.

Un sourire plein d'ironie plissa alors la bouche de l'élève du baronnet sir Williams.

— Mon cher monsieur, dit-il, je suis Suédois, je me nomme le vicomte de Cambolh, et, dans mon pays, les gentilhommes ne se battent jamais avec les bourgeois. Cependant, comme nous sommes en France...

— Assez, monsieur, interrompit froidement le vicomte de Cambolh, je compte trouver, en sortant d'ici à cinq heures du matin, ma chaise de poste, y monter, et prendre la route d'Italie. Si vous avez quelque envie de vous battre, sortons sur-le-champ. Nous trouverons des épées et un terrain à deux cents pas d'ici.

— Soit, répondit Fernand.

— Par exemple, reprit Rocambole, si vous avez une femme ici, vous feriez bien de la prévenir que vous sortez pour quelques heures.

— Pourquoi ?